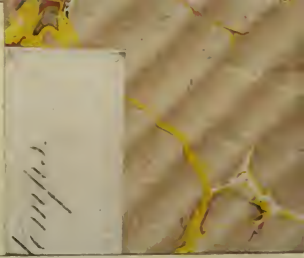


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

OBSERVATIONS
GÉNÉRALES
SUR LES LANGUES,
APPLIQUÉES
A LA LANGUE FRANÇAISE.

Par M. BEAUDEUX.

Un sot quelquefois ouvre un avis important.
BOILEAU, Art Poët.

A PARIS,
Chez NYON le jeune, Pavillon des Quatre-Nations, N°. 1.

1791.

BIBLIOTHECA

PC
2070
.B4
1791

A MADAME BONTEMPS.

MADAME,

Rien ne me paraît plus absurde que de nous chamarer chaque jour de nouveaux termes grecs & latins, quand nous pourrions tirer tous leurs égal-valens *du propres fonds de notre langue, bien plus riche qu'on ne la croit communément, si l'on savait faire usage de toutes ses ressources. Cet abus sur-tout a dû révolter les dames qui, par leur éducation n'ayant pas appris à connaître les sources où l'on puise ces expressions, n'en sentent que rarement la valeur, & les appliquent souvent à contre-sens. Les Savans rient de leur ignorance. Mais ne serait-ce pas à elles bien plutôt à rire de notre pédantisme ?*

Si les femmes entendoient bien leur intérêt, elles auroient bientôt proscrit un usage si barbare; elles seules, peut-être, sont capables de l'anéantir; & si elles en venaient à bout, elles seules auraient rendu véritablement française la langue qui porte ce nom. C'est donc à vous, Madame, comme amie, & sur-tout comme femme que j'ai vu révoltée souvent contre des termes que vous ne pouviez ni ne deviez comprendre, que j'offre mes réflexions sur ce sujet. Je vous prie d'agréer en même tems le respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur,
BEAUDEUX.

A Paris ce 14 Avril 1791.

AVANT-PROPOS.

LISIDAS.

QUOI, Monsieur! la Prothase, l'Epithase, & la Peripetie....

DORANTE.

Ah! Monsieur Lisidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paraissez point si savant, de grace; humanisez votre discours, & parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un mot grec donne plus de poids à vos raisons? & ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'Exposition du sujet, que la Prothase; le nœud, que l'Epithase, & le dénouement, que la Peripetie? *Moliere.*

Ils ont défiguré ou substitué des

noms ſans aucun ſens à ceux que les premiers habitans de chaque contrée leur avaient donnés, & qui en exprimaient ſi bien la nature. Ils appellent, par exemple, Ville-des-Anges, une ville près de celle du Mexique, où les Eſpagnols ont répandu ſouvent le ſang des hommes, mais que les Mexicains nommaient *Cuet-lax-coupam*, c'eſt-à-dire, couleuvre dans l'eau, parce que de deux fontaines qui s'y trouvent, il y en a une qui eſt venimeuſe : Miſſiſſipi, ce grand fleuve de l'Amérique ſeptentrionale, que les Sauvages appellent *Méchaſſipi*, le pere des eaux; Cordillères, ces hautes montagnes toujours couvertes de glace qui bordent la mer du ſud, & que les Péruviens appellaient, dans la langue royale des Incas, *Ritiſuyu*,

écharpe de neige : ainſi d'une infinité d'autres. Ils ont ôté aux ouvrages de la nature leurs caractères, & aux nations leurs monumens. En liſant ces anciens noms, & leur explication dans Garcillaſo de la Véga, dans Thomas Gage & dans les premiers Voyageurs, vous vous imprimez dans l'eſprit, avec quelques mots ſimples, le payſage & l'hiſtoire de chaque pays.... *Etudes de la Nature, tom. I. pag. 33.*

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES LANGUES, APPLIQUÉES A LA LANGUE FRANÇAISE.

EXISTE-T-IL une langue première, une langue dont toutes les autres soient descendues ? c'est ce que j'ignore, & ce n'est pas non plus ce que je cherche. Cette question, bien oiseuse en elle-même, a occupé beaucoup de Savans, & toutes leurs découvertes à cet égard, se

ſont bornées à des conjectures plus ou moins vraiſemblables : mais ce qui m'importe, c'eſt de ſavoir s'il eſt des caractères auxquels on puiſſe reconnaître une langue d'un ſimple jargon.

Belle difficulté, va-t-on me dire! ne ſavez-vous pas que les peuples civiliſés qui ont une grammaire & une ſyntaxe, ont auſſi une langue, & que les barbares qui n'ont ni l'une ni l'autre, n'ont auſſi qu'un jargon ? & voilà votre problême réſolu.

J'en demande bien pardon, mais je ſuis preſque perſuadé du contraire. Je m'explique bien vîte.

Qu'eſt-ce que la langue d'un peuple ? N'eſt-ce pas l'art qu'il a d'exprimer toutes ſes idées par des ſons qu'il connaît ? Or cette définition

rigoureuſement exacte, à combien de langues polies modernes peut-elle s'appliquer en entier ? A aucune. Au contraire, elle convient parfaitement aux langues des Sauvages. Ces peuples ſimples n'ont que peu d'idées, & par conſéquent peu de mots, mais ils les comprennent tous, & ils ont une langue (1). Les Français pourraient-ils

(1) On ſent bien que cette règle ne peut s'appliquer qu'aux Sauvages abſolument iſolés ; car dès qu'ils entrent en communication avec les étrangers, ils reçoivent de nouvelles idées ; & par conſéquent de nouveaux mots pour exprimer ces idées ; & comme ces mots ne ſont pas de leur langue, ils n'en ſentent pas toute la ſignification ; ils redeſcendent alors au rang des peuples policés modernes. S'ils commercent avec des Français, par exemple, le premier mot qu'ils apprendront

en dire autant ? Chez ce peuple, chaque classe de citoyens semble avoir un langage à part. Le Médecin est compris du Médecin, mais il ne l'est pas du Naturaliste ; le Naturaliste à son tour ne l'est pas du Mathématicien (1), &c. ; & le peuple n'entend aucun d'eux : tous

---

sera celui de *bran-de-vin*. Or ce terme leur indiquera-t-il jamais que cette liqueur est une distillation du marc de vin ?

(1) *Fragment d'une conversation entre un Mathématicien & un Médecin.*

LE MATHÉMATICIEN.

Oui, M. le Docteur, votre art vous met, sans contredit, en état de juger mieux que personne des proportions de toutes les parties de notre corps. Mais croiriez-vous que j'ai eu la curiosité de vérifier l'autre jour un petit problême que dans mon enfance j'avais entendu proposer à ma bonne,

cependant croient parler français. Quand Methon disait aux Athéniens que la lune était en *dicotomia*, il était compris du monde citoyen.

& que j'en ai trouvé la solution conforme à ce qu'elle m'avait dit.

LE MÉDECIN.

Quel est ce problême ?....

LE MATHÉMATICIEN.

C'est de déterminer le rapport du bras au cou.

LE MÉDECIN.

Eh bien !.....

LE MATHÉMATICIEN.

Eh bien ! j'ai trouvé que le double *perimetre* du bras donnait l'*isoperimetrie* du cou.

LE MÉDECIN.

Cela est fort bon. Mais expliquez-moi d'abord ce que vous entendez par *perimetre* & *isoperimetrie*.

LE MATÉMATICIEN.

Comment, ce que j'entends par *perimetre*

Nos Astronomes le feraient égale-

& *isoperimetrie?* Est-ce que ces termes-là ne sont pas Français ?

LE MÉDECIN.

Français ou non, je vous jure que je n'y comprends rien.

LE MATHÉMATICIEN.

Perimetre veut dire contour, & *isoperimetrie*, égalité de contour.

LE MÉDECIN.

Fort bien, je vous comprends maintenant. Mais où prenez-vous le bras, est-ce à l'*humerus*, au *cubitus*, ou au *radius?*

LE MATHÉMATICIEN.

Ma foi, M. le Docteur, laissons-là notre problême, car avant que nous fussions convenus de nos termes, j'en aurais déja résolu quatre autres par *synthèse* ou par *analyse.*

LE MÉDECIN.

Et moi j'aurais déterminé dans quel cas l'*hémophtisie* procède de la *pléthore*, dans quel autre de la *cachexie* des humeurs.

ment de tous les Français, s'ils nous disaient que la lune est dans ses quartiers ; mais de qui croient-ils l'être en nous annonçant que cette planete est en dicotome ? Le changement de terminaison ne rend pas le mot plus intelligible. En bonne foi, n'est-ce pas se moquer de nous ?

Un homme qui n'est pas d'ailleurs sans esprit & à qui j'avais communiqué mes réflexions, me dit : qu'il regardait comme une chose fort heureuse, que l'abord des sciences fût hérissé de termes inintelligibles, que c'était une barrière qui arrêtait la médiocrité, & que le génie seul pouvait franchir (1). Il ne

(1) Linnée dit la même chose dans sa Philosophie Botanique. *Termini præservarunt Anatomiam, Matheſin, Chymiam ab*

s'imaginait pas sûrement me donner gain de cause en raisonnant ainsi : cependant convenir que ces termes barbares sont faits pour repousser la médiocrité, n'est-ce pas avouer qu'ils doivent repousser presque tous les hommes, puisque les vrais génies sont très-rares ? Or comme

---

idiotis ; Medicinam autem eorum defectus conculcavit. La barbarie des termes a défendu l'Anatomie, les Mathématiques, la Chymie contre les approches des imbécilles ; la Médecine est devenue leur proie pour n'avoir pas eu la même défense à leur opposer. *Philosop. Botanic. p.* 135. Je félicite Linnée d'avoir eu une pareille idée ; mais j'oserais prédire que toutes les sciences dont la nomenclature est essentiellement fondée sur la langue Grecque, cesseront bientôt d'être cultivées chez nous, & la Botanique de Linnée toute la première.

ces termes ne ſe rencontrent pas ſeulement dans les hautes Sciences, mais encore dans la Juriſprudence, dans la Morale, dans la Littérature, dans les Arts pratiques, & même dans le langage ordinaire, on ne veut donc plus admettre que des hommes de génie à toutes ces fonctions de la ſociété ? N'eſt-ce pas les déclarer vacantes ?

Je n'examinerai point s'il eſt avantageux que les Sciences ſoient inabordables à tous autres qu'aux hommes de génie ; je me contenterai de faire une obſervation. C'eſt le génie qui invente, mais ce ſont les talens ordinaires qui exercent ; & pour exercer un art, ne faut-il pas en connaître auſſi bien les termes que celui qui en eſt le créateur ? Si vous avez lu Gil-blas, vous vous

ſouviendrez peut-être de la triſte aventure de Dom Vincent, pere de la belle Aurore. Au moment qu'il eſt attaqué d'une violente maladie, on mande les deux plus célèbres Médecins de Madrid, Andros & Oquetos. Tous deux s'accordent parfaitement en un point; c'eſt que les humeurs ſont en fougue. Mais Andros prétend purger tout de ſuite le malade, parce qu'Hippocrate conſeille de ſe hâter de purger quand les humeurs ſont en orgaſme (1). Oquetos au contraire ſoutient que par orgaſme, Hippocrate n'a jamais entendu la fougue, mais la coction

(1) *Orgaſme*, eſt un mot Grec qui ſignifie *fureur*, *colère*. Andros, comme on voit, avait raiſon; mais le malade pouvait-il le deviner?

des humeurs. Oquetos l'emporte ; mais auſſi la mort emporta le malade. Combien un langage barbare eſt propre à former des Oquetos ! Examinons comment notre langue eſt tombée dans cette honteuſe dégradation, & comment elle aurait pu l'éviter.

Toute langue eſt formée de trois eſpèces de mots, les ſimples, les dérivés & les compoſés. Je parlerai d'abord des ſimples & des compoſés, enſuite des dérivés.

Le mot ſimple, qu'on appelle auſſi racine, n'eſt autre choſe qu'un ſon arbitraire & de pure convention. (J'en excepte les ſons imitatifs qui ſe trouvent en très-petit nombre dans toutes les langues ; tels ſont dans la nôtre : *bombe*, *miauler*, *craquer*, *tonnerre*, & le reſte)

Ainſi, *clair*, *voir*, *garder*, *ſerrer*, *manger*, *papier*, *dire*, *oüir*, *feu*, *bouter*, (vieux mot qui ſignifie mettre) *parer*, *pluie*, *vent*, *gré*, *bon*, *mal*, & le reſte, tous ces termes ſont ſimples ou racines.

Le compoſé eſt un aſſemblage de deux ou d'un plus grand nombre de racines, ne formant plus qu'une ſeule expreſſion qui participe de la valeur de chacun des mots ſimples qui la compoſent. Par exemple, des racines *clair* & *voir* unies enſemble, on forme le compoſé *clair-voyant ;* de *garder* & *manger*, *garde-manger ;* d'*oüir* & *dire*, *oüi-dire ;* de *bouter* & *feu*, *boute-feu ;* de *parer* & *pluie*, *pare-à-pluie ;* de *gré*, combiné avec les racines *bon* & *mal*, on dit *bon-gré*, *mal-gré*, & le reſte.

Le dérivé eſt une modification

nouvelle d'un mot déja connu. Par exemple, d'oreille, on tire *oreiller ;* de tabac, *tabatière ;* de ſecret, *ſecretaire ;* de bonbon, *bonbonnière ;* de ſang, *ſanguinaire*, & le reſte. Faiſons quelques réflexions ſur ces trois eſpeces de mots, & commençons par les racines.

Les racines, comme nous l'avons dit, ſont des mots purement arbitraires. Une langue peut donc, ſans ceſſer d'être originale, tirer toutes ſes expreſſions ſimples des langues étrangères. Mais cette licence a ſes bornes. Quand elle a une quantité conſidérable de racines on ne peut en introduire de nouvelles ſans la plus grande néceſſité ; & c'eſt ſur-tout une affectation ridicule de le faire, quand on a déja dans ſa langue une expreſſion égale en

valeur à celle qu'on y tranſporte.

Votre eſtomac a beſoin d'être purgé, dit un Médecin à une femme, il faut prendre vingt-quatre grains d'émétique-ipecacuanha. Comment vingt-quatre grains d'émétique & d'ipecacuanha ! vous voulez donc me faire crever, Docteur ? je ne veux que de l'ipecacuanha ſeul, l'émétique eſt trop violent. Mais, Madame, émétique eſt un nom de genre, & ipecacuanha un nom d'eſpèce..... Je ne me ſoucie ni de genre ni d'eſpèce, je vous répete que je ne veux que de l'ipecacuanha ſeul & point d'émétique (1).

(1) Emétique eſt un mot grec franciſé, qui avoit déja ſon équivalent dans le terme très français, *vomitif*. Ce terme que je place ici comme racine, n'eſt qu'un dérivé du verbe grec *emeo*. Dites à bien des

La révolution va changer toutes nos anciennes habitudes, disait l'autre jour un grave Philosophe, il faudra désormais que nos jeunes gens se rendent profonds dans l'*Etique*. Ah! Monsieur, reprit une femme d'une quarantaine d'années, & un peu chargée d'embonpoint, on connaît donc des moyens pour cela? Pour moi, je ne vous dissimulerai pas que je desirerais bien devenir demi-étique, mais pas plus. Quelques hommes de lettres qui se trouvaient là, sourirent; & la pauvre quarantenaire rougit, cherchant quelle sotise elle avait pu dire. Il

---

gens que l'eau chaude est un émétique: ils vous riront au nez. Dites-leur que c'est un vomitif: ils ne riront plus, parce qu'ils vous entendront.

paraît bien qu'elle n'avait pas lu les Etiques d'Ariſtote. Elle s'imaginait qu'Etique ne ſignifiait que *maigre*, *décharné*. N'était-elle pas bien excuſable ? & trouve-t-on en tout cela d'autre ſot que celui qui ſubſtitue un terme équivoque & barbare à l'expreſſion françaiſe *morale* qui eſt connue de tout le monde ?

Cette manie d'introduire de nouvelles racines, eſt pouſſée de nos jours juſqu'à la fureur. Eſt-il quelqu'un qui ne comprenne pas le terme *abandon ?* Cependant un Gazettier a cru faire un coup de maître en lui ſubſtituant *déréliction*. Croit-on du moins enrichir la langue par cette multiplicité de racines ? On ſe tromperait bien lourdement.

On ſait que l'alphabet des Chinois a autant de caractères particuliers qu'il

y a

y a de mots dans leur langue ; auſſi parmi eux, le Savant qui eſt parvenu à connaître à-peu-près toutes ſes lettres, eſt-il regardé comme un prodige. En effet ce doit être une étude bien longue & bien pénible que celle de graver dans ſa mémoire cinquante ou ſoixante mille caractères tous différens. Eh bien ! rien ne reſſemblerait mieux à l'alphabet des Chinois, qu'une langue dont tous les termes ſeraient des mots ſimples. Au contraire une langue qui, avec un petit nombre de racines, pourrait former tous les compoſés poſſibles, aurait ſur la première autant de ſupériorité, que notre alphabet en a ſur celui des Chinois. Peu de racines & beaucoup de compoſés, voilà les caractères certains d'une bonne langue.

Voyons donc si par ses composés la nôtre peut nous faire oublier le défaut de son trop grand nombre de racines.

Les composés sont des expressions formées de la réunion de plusieurs racines, comme nous l'avons dit. Les racines peuvent être étrangères, mais il faut absolument que les composés soient français. Cela paraîtra peut-être contradictoire. Comment en effet se peut-il que des racines étrangères donnent des composés français ? Le voici :

Une langue qui aspire à l'originalité, ne doit recevoir des étrangers que des mots simples ; & il faut que toute racine ainsi transportée soit rendue familière par l'usage au peuple qui l'adopte, avant de pouvoir la faire servir à la com-

poſition des mots ; & c'eſt alors ſeulement qu'il eſt permis d'unir cette expreſſion, devenue françaiſe, à une autre également naturaliſée, & de deux racines originairement étrangères, compoſer un terme vraiment national. Par exemple, *juſte* vient de *juſtus*, & *corps* de *corpus*. Mais *juſte* & *corps* étaient connus chacun dans notre langue, longtems avant qu'on s'avisât d'en former le compoſé *juſte-au-corps*. Auſſi dès que cette nouvelle expreſſion parut, elle dut être compriſe de tout le monde. A côté du compoſé français *juſte-au-corps*, j'en placerai un autre qui ne l'eſt point du tout, c'eſt redingotte. Il eſt formé de deux racines anglaiſes, *riding*, qui ſignifie monter à cheval, & *coat* qui veut dire habit. Ainſi le compoſé *riding-*

coat, ou *redingcot*, ou *redingotte* eſt entièrement anglais, puiſque ni *riding*, ni *coat* n'ont jamais été des racines de notre langue. *Ouï-dire* eſt un compoſé français. Ouïr vient d'*audire*; dire, de *dicere*; mais *ouïr* & dire étaient familiers dans notre langue, avant qu'on n'en formât le compoſé *ouï dire*. mi-nuit eſt encore un autre compoſé très-français. *Mi*, abrégé de *demi*, vient du latin *dimidium*; & *nuit* vient de *nox*; mais *nuit* & *demi* ou ſon abrégé *mi*, ſont devenus des racines françaiſes; on a donc très-bien pu en former le compoſé *mi-nuit*. *Mi-di* eſt un compoſé barbare, parce que l'une de ſes racines *di* venant de *dies*, n'a jamais été françaiſe. Du latin *vadere*, on a dit en français *va*; de *nudus*, *nud*; de *pes*, *pied*; voilà donc trois

racines françaiſes venant de trois mots latins, & qui n'en forment pas un compoſé moins français *va-nud-pied*, que tout le monde entend très-bien. Il y a longtems que ce compoſé eſt connu. M. Duclos en a fait uſage dans la relation de ſon voyage d'Italie Je vais en citer un autre du même Auteur & qui ſe trouve dans le même Ouvrage; je doute qu'on l'entende auſſi bien que le premier, c'eſt *Paroxiſme*, qui ſignifie redoublement, ou plus grande violence; il eſt compoſé de deux mots grecs *para* & *oxus*. Qui a jamais entendu parler en français de *para* ni d'*oxus*? Ce compoſé n'eſt donc encore qu'un terme barbare. Notre langue n'eſt malheureuſement que trop riche de cette dernière eſpèce de compoſés. Que ſignifient

pour des Français, *Proxenete* (1), *Agonothete* 2, *Biographe* 3, *Lexicographe* 4, *Philologue* 5, *Tachigraphe* 6, *Omonyme* 7, *Synonyme* 8, *Anonyme* 9, *Pſeudonyme* 10, *Acridophage* 11, *Polymatique* 12, *Aëroſtatique* 13, *Sarcophage* 14, *Hydrophobe* 15, *Chirographaire* 16, *Palingeneſie* 17, *Heſycaſte* 18, *Syncelle* 19,

(1) 1 J'ai vu ce mot dans des mémoires d'Avocats. 2. Et celui-là auſſi. 3, 4, 5. Vous les trouvez par-tout. 6. Ce dernier eſt le nom de qualité que prend, depuis deux ou trois ans, un maître d'écriture de Paris. 8, 9, 10. Par-tout. 11. Vaillant, voyage dans l'intérieur de l'Afrique, t. 2, p. 315. 12. C'eſt le nom d'une école de Paris. 13. C'eſt le nom d'une nouvelle machine, découverte ſans doute par les Athéniens ? Non; par les Français. 14, 15, 16, 17. Par-tout. 18. Fleury, Hiſt. eccleſt., t. 7, p. 172. 19. *Idem*, p. 168.

Calogere 20, *Periſtyle* 21, *Ubiquité* 22, *Clepſydre* 23, *Diaphane* 24, *Neologiſme* 25, *Coſmogonie* (1) & tant d'autres? Eh bien, Meſſieurs, entendez-vous tous ces beaux mots-là? (Ce n'eſt point aux Savans, c'eſt aux Lecteurs ordinaires que je m'adreſſe). Non répondez-vous?

---

20. *Idem.* 21. Dans toutes les bouches. 22. Rouſſeau, Emile, tom. 2, pag. 250. 23. J. B. Rouſſeau, Ode au Comte de Bonneval. 24. Desfontaines eſt, je crois, l'inventeur de ce mot-là; il en a fait le titre d'un ouvrage, où il ſe déchaîne contre ceux qui font des innovations dans la langue.

(1) On trouvera l'explication de tous ces mots qui ont par eux-mêmes quelques ſignifications à la page 47; je ne me charge pas de traduire ceux qui n'ont aucun ſens même dans le grec, tels que *Proxenete*, *Clepſydre*, &c.

en ce cas vous ne ſavez pas votre langue, car ces termes ſe rencontrent dans tous vos Ouvrages de littérature, & vous en entendrez citer la plupart dans la converſation. Oh! que ſi vous vouliez me permettre une petite excurſion dans le Dictionnaire de nos Sciences, quelle liſte énorme je pourrais vous fournir en moins de rien. Je vois que vous froncez le ſourcil, l'ennui vous gagne; allons, je vous fais grace, pourvu que vous conveniez avec moi que rien n'eſt plus indigne de la langue d'un peuple civiliſé, que de ſe chamarer ainſi de compoſés de toutes ſortes de langues, & que de telles expreſſions ne reſſemblent pas mal aux anciens caractères ſacrés (hyeroglyphes) que les Prêtres de l'Egypte montraient au peuple.

C'était, dit-on, le ſigne (ſymbole) des plus importantes vérités; cela peut être, mais comme le peuple n'entendait pas ce ſigne, les vérités étaient perdues pour lui; autant valait ne pas les lui montrer.

Le bon moyen de n'avoir jamais une langue, c'eſt d'emprunter des étrangers des compoſés tous formés. Il faut bien qu'à la fin ces mots deviennent familiers au peuple; mais comme il n'en connaît pas les racines, ils ne ſont jamais pour lui que des mots ſimples (1). Il les en-

(1) C'eſt ici que je prie le lecteur de faire quelque attention. Il verra pourquoi notre langue a tant de peine à former des compoſés; c'eſt que beaucoup de mots que nous regardons comme ſimples, ſont déja des compoſés, & en ont par conſéquent toute la longueur; & que ſi nous

tend, mais ſans les comprendre; il eſt à leur égard comme le chien

---

joignons deux racines de cette eſpece pour en faire un compoſé, n'eſt-il pas vrai qu'au lieu de deux mots ſimples que nous croyons faire entrer dans cette nouvelle expreſſion, il en entre réellement quatre, & qu'alors ils deviennent d'une longueur inſupportable. Suppoſons, par exemple, que je veuille exprimer par un ſeul mot l'adminiſtration de la ſociété philantropique, je dirai Philantrop-œconomie. Voilà un compoſé à-peu-près français. Philantrope eſt connu aujourd'hui dans notre langue, & Œconomie l'eſt encore davantage. Mais Philantrope qui n'eſt pour nous qu'un mot ſimple, eſt pourtant déja compoſé des racines *philos*, ami; & *anthropos*, homme. Et Œconomie, qui n'eſt auſſi en français, qu'une racine, ſe trouve cependant un véritable compoſé des racines greques *oikos*, maiſon; *nomos*, gouvernement: ainſi, Philantrop-œconomie,

ſavant qui fait telle choſe à tel ſon convenu ; toute ſon intelligence eſt dans ſon oreille & dans ſa mémoire.

Les dérivés dont les racines ne ſont pas entrées dans notre langue, ont en tout point le même incon-

---

qui n'eſt formé que de deux mots français ſimples, eſt réellement compoſé de quatre racines grecques. Eſt il étonnant qu'avec des racines pareilles, rien ne ſoit plus difficile que de former des compoſés d'une certaine préciſion ? Mais à qui la faute ? A nos Ecrivains, qui ſe ſont contentés d'être entendus des ſavans, ſans s'embarraſſer du peuple. Je ne connois guères que La Fontaine qui ait cherché à introduire dans notre langue quelques compoſés français. Je ne finirai pas cette note ſans ajouter une réflexion ; c'eſt que moins il y a aujourd'hui de gens en état d'entendre le grec, plus on a la fureur de prodiguer les mots de cette langue.

vénient que les compoſés dont nous venons de parler; ils ſont également inintelligibles, également barbares. Des Grecs entendraient peut-être ce que veulent dire *Hebdomadaire ; Ephémere , Gloſe, Cynique, Encyclique Tecnique ;* des latins, *Stimuler, Incurie , Egoïſme.* Mais nous à qui les racines *Ebdomos , Emera , Gloſſa , Kuon , Kuklos , Teknè , Stimulus , Cura , Ego ,* ont toujours été inconnues, que voulez-vous que nous y comprenions ? Mettez à leur place , *Semainier , Momentané , Développement , Impudent , Artiſte , Aiguillonner, Inſouciance , Perſonaliſme,* & tout le monde vous entendra, parce tout le monde connoît les racines , *Semaine , Moment , Enveloppe , Pudeur , Cercle , Art , Aiguillon , Souci , Perſonne.* Que ſignifie,

par exemple, dans le langage du beau monde *ortie?* Ce terme vient d'*urtica*, dérivé d'*urere*, & veut dire en latin *brûlante*. Mais que veut dire en français *ortie?* rien du tout; c'eſt un terme abſtrait. Combien les payſans de ma province la déſignent mieux! Ils l'appellent *échaudure*. Faut-il s'étonner que notre langue paraiſſe ſi pauvre à ceux qui l'étudient avec quelque ſoin, puiſque tous ſes ornemens ne ſont que des emplettes de friperie!

Tous ceux qui ont appris des langues étrangères, reſſemblent à des voyageurs qui ont découvert de nouvelles contrées, & qui ſe promettent dans leur patrie une célébrité d'autant plus grande qu'ils y rapporteront une collection plus nombreuſe de choſes extraordi-

naires. En conſéquence chacun puiſe à l'envi dans les ſources qu'il connaît. On ne ſe contente plus de fouiller dans les ruines précieuſes de la Grèce, qui nous a véritablement enrichis autrefois ; on met encore à contribution toutes les langues modernes, tous les jargons de l'Europe. Phyſique, Géométrie, Médecine, Anatomie, Alphabet même, oui l'Alphabet, le livre des enfans, doit pluſieurs de ſes termes & juſqu'à ſon nom aux Grecs : les Arabes ont fourni en partie ceux de notre Chymie & de notre Aſtronomie ; les Allemands en ont donnés à notre Minéralogie, les Anglais à notre Marine ; enfin toutes les langues de la terre ſont entrées dans la nomenclature de notre Hiſtoire Naturelle, de ſorte que pour bien

posséder le Français, il faudrait savoir toutes les langues anciennes & modernes. Et au lieu de tirer de chacune d'elles des racines, nous en avons tiré des composés tout formés, quelques-uns même le sont si extraordinairement qu'une partie du mot est Grec & l'autre Arabe (1). Par ce moyen nous avons une surabondance de composés sans racines, dont tous les jours on se demande la signification.

Je crois qu'il serait difficile d'ouvrir un de nos Ouvrages de Littérature ou de Science dont le titre ne fût déjà un problême pour tous les Lecteurs qui n'entendraient pas le grec; mais à coup sûr au moins ils ne pourront lire l'annonce d'une

(1) Tels qu'Alembic, Alchimie.

invention nouvelle ſans quelqu'un qui leur explique le terme qui la déſigne.

Je me ſouviens qu'il y eut l'année dernière de grandes réclamations dans le Mercure ſur l'invention d'une Machine *Polycreſte*. Perſonne ne pouvoit ſe figurer, d'après ſa dénomination, ce que c'étoit que cette Machine ; mais moi & quelques bonnes gens à qui une ſanté délicate donne plus de relation avec la Faculté de Médecine, qu'avec l'Académie des Inſcriptions, nous avons dû imaginer par reſſemblance (analogie) que c'était une machine à purger, parce qu'il y a un ſel purgatif qu'on appelle auſſi *Polycreſte*.

Je ſuppoſe qu'un homme faſſe imprimer les Poëmes d'Homère en

caractères Français; ceux qui ne sauront pas le grec seront capables de les lire, mais les entendront-ils mieux? Et si cet homme leur disait qu'il a traduit Homère en Français, comment le regarderaient-ils? comme un imbécille sans contredit. En effet, *Ménin aeide thea*, est-il beaucoup plus clair pour des Français, que Μηνιν ἀειδε θεα? Croirait-on que les meilleurs Ecrivains d'une Nation éclairée aient été capables de tomber dans l'absurdité de l'homme que je suppose? Rien cependant n'est plus vrai. Je crois voir l'origine de cet abus dans les premiers essais qui furent faits dans un langage encore informe, où l'Ecrivain manquant à chaque instant d'expression pour rendre sa pensée, était obligé d'avoir recours au grec

& au latin. On crut que la langue avait été enrichie par ces importations. Ceux qui vinrent enſuite voulurent l'enrichir à leur tour, & notre langue ſe hériſſa inſenſiblement de mots barbares. Je ſuis perſuadé auſſi que la vanité entra pour beaucoup dans tout ceci (1).

---

(2) En voulez-vous une preuve ? Liſez la note de Schrevelius ſur ces mots de Virgile : *Optatos dedit amplexus*, Enéïde, liv. 8e, vers 505. « Notandum (dit Schrevelius) Virgilium quem à virginali verecundiâ non temerè nomen ſortitum dicunt ; non modo *Aiſchrourgias* inquinamenta procul à ſe habuiſſe, ſed & vitandæ *Aiſchrologias* ſtudioſum fuiſſe, *&c.* » On croirait que ces mots, que le commentateur n'a oſé mettre en latin, doivent être quelque choſe de bien infame, puiſqu'on ſait que cette langue eſt très-hardie dans ſes expreſſions. Tout le myſtere ſe

Ceux qui à la renaiſſance des Lettres avaient appris le grec, voulurent s'en faire honneur auprès des gens du monde, & ils ne trouverent pas de meilleur moyen que de placer à tout propos dans leurs converſations ou dans leurs écrits des expreſſions grèques, on les a appellés *Pédants*; mais le règne du pédantiſme eſt-il donc paſſé ? & n'ai-je

---

réduit pourtant à nous dire que Virgile n'étoit pas moins chaſte dans ſes diſcours, que dans ſes actions. Vous riez maintenant de la ſotte érudition de ce bonhomme Schrevelius. Eh bien ! *mutato nomine*...., vous ſavez le reſte. Schrevelius a auſſi donné une édition d'Homère, je penſe bien qu'il aura fait un commentaire hébreu ou arabe, tout au moins, ſur ce vers 445 du 3e liv. de l'Iliade.

Noſo de en cranaé emigen philotéti kai eunë.

pas vu il y a un an ou deux au-deſſus du corps-de-garde du boulevard du Temple, Πολεως επισκοποι ?

C'eſt un grand malheur pour une langue que cette habitude de recevoir des compoſés d'autres langues. Au moindre beſoin, ſouvent même ſans néceſſité, elle a recours à ce pernicieux uſage; elle néglige de faire valoir ſes propres richeſſes, pour ſe parer d'ornemens qui la déshonorent en découvrant toute ſon indigence (1).

---

(1) Le petit nombre de compoſés que nous avons dans notre langue ſont preſque tous du genre familier : Pare-à-pluie ; Pare-à-ſol ; Par-à-vent ; boute-feu ; va-nud-pied ; Tire-bouchon ; porte-chappe ; Porte-clef ; Porte-faix ; Tourne-vis ; Tourne-broche ; Tire-bourre ; Contre-poids ; Bonnes-graces (d'un lit) ; Pince-maille ; Gratte-papier ;

Va-t-on me dire que le mal eſt fait, & que tous mes raiſonne-

---

Garde-manger ; Garde-meuble ; Garde-robe ; Garde-chaſſe ; Garde-fous ; Marche-pied ; Traîne-favatte. (Tous ces compoſés ſont ou familiers ou trivials, preſque tous ſont dus au peuple qui, n'ayant, en parlant, d'autre ambition que de ſe faire entendre, prend toujours la voie la plus courte, & forme des compoſés. Nos Ecrivains au contraire, ou trop timides pour en haſarder, ou trop pareſſeux pour en chercher, prennent un circuit (périphraſe), ou ce qui eſt bien pis, croient ſortir d'affaire en employant un compoſé grec, aimant mieux n'être pas entendus des trois quarts de leurs lecteurs, que de s'expoſer à être critiqués par un ſot. *Quand un ſinge paſſe ſans héſiter d'une noix à l'autre, penſe-t-on qu'il ait l'idée générale de cette ſorte de fruit, & qu'il compare ſon* ARCHETYPE (premier modele) *à ces deux individus ?* Rouſſeau, Diſcours ſur l'ori-

mens ne changeront pas le cours des choſes ; que ces termes, contre leſquels je m'éleve, ſont conſacrés, & que l'on continuera de les employer faute d'équivalens. Je ſens avec chagrin toute la force de cette objection. Cependant elle n'eſt pas invincible ; & je ſuis intimement perſuadé que ſi l'Académie Françaiſe voulait corriger ce défaut, elle en viendroit facilement à bout. Si cette ſavante Compagnie s'appliquait à chercher des compoſés français, clairs & harmonieux, & les ſubſ-

---

gine, &c. p. 95. *Un guerrier ne voudroit que des conquérans, un* BIBLIOGRAPHE *que des* PHILOLOGUES. Préface du Dictionnaire des Hommes illuſtres. Je pourrais en citer mille autres exemples. Mais ſent-on bien toute l'abſurdité d'un pareil langage !

tituait dans ſon Dictionnaire à ce compoſés baroques, ne doutez pas qu'alors tous les Ecrivains de goût n'employaſſent ces nouvelles expreſſions de préférence à des termes inintelligibles. Et quel ſervice l'Académie n'auroit-elle pas rendu à cette belle langue, dont je ne révele aujourd'hui les défauts, que par l'ardent deſir que j'ai de la voir digne de devenir la langue commune de tous les peuples de l'Europe! pour faire voir que ce projet n'eſt pas impraticable, j'ai cherché à mettre quelques compoſés français en place de ceux que je condamne. Au lieu d'*Aſtrolabe*, je voudrais *Viſe-étoile;* de *Téleſcope*, *Viſe-au-loin;* de *Microſcope*, *Viſe-petit* ou *Viſe-menu;* de *Thermometre*, *Meſure-chaud;* de *Baromètre*, *Pèſe-air*, comme nous

disons *Pèſe-liqueur ; Ubiquité*, Par-tout-préſence ; *Peri-mètre*, Pour-tour ; *Iſo-peri-mètre*, Pour-tour-égal ; *Iſo-peri-métrie*, Pour-tour-égalité ; *Tachi-graphe*, Vîte-écrivain ; *Tachi-graphie* Vîte-écriture ; *Synonyme*, Uni-nommé, comme nous diſons *Uniforme*, *Uniformité ; Anonyme*, In-nommé, comme on dit *In-connu*, *In-attendu*, *In-ſenſé ; Pſeudonime*, Me-nommé ; ne dit-on pas, *Me-prendre*, *Me-priſe*, *Mes-intelligence*, *Me-priſer*, *Me-pris ?* On voit que je n'emploie que les propres reſſources de notre langue ; que je ſuis bien loin de vouloir dénaturer ſon génie ; que je ne cherche au contraire qu'à le renforcer : *Sarcophage* ou *Carni-vore*, Chair-dévore ou Chair-avale ; *Anthropo-phage*, Mange-homme ; *Acrido-phage*, Sauterelle-avale ; *Ichthio-phage*, Mange-poiſſon ;

poiſſon ; *Herbi-vore*, Herbe-paît ; *Ellipſe*, Sous-entendu ; *Lexico-graphe*, Alphabet-ordonne ; *Lexico-graphie*, Alphabet-ordre ; *Philo-logue*, littérateur ; *Poly-matique*, Tout-enſeigne ; *Aéro-ſtatique*, En-l'air-balance ; *Hydro-phobe*, Eau-craignant ; *Hydro-phobie*, Eau-crainte ; *Chiro-graphaire*, Main-eſcrit au lieu de Manuſcrit qui dénature trop les racines ; *Palin-généſie*, Réſurrection.

Il faut que je place ici en paſſant une réflexion : les Latins tiraient leurs ſubſtantifs pour la plupart des ſupins de leurs verbes, comme les Grecs de leurs parfaits paſſifs ou moyens, qui ſouvent n'ont que peu de reſſemblance (analogie) avec le préſent ; mais que leur maniere de conjuguer leur faiſait bientôt reconnoître. Nous avons emprunté

preſque tous nos verbes des Latins ; mais nous ne les conjugons pas comme eux : nos ſubſtantifs nous viennent auſſi des leurs ; mais le ſubſtantif latin ſe dérivoit du ſupin de leur verbe : nous n'avons pas de ſupin ; de ſorte que le fil qu'ils avaient pour remonter à l'origine de cette eſpèce de mots, nous manquant abſolument, des termes d'une même famille n'ont entr'eux aucune reſſemblance. Ce défaut eſt commun à toutes les langues barbares, formées des débris des langues anciennes. C'eſt le mot *Réſurrection* qui m'a amené-là. Voyez par quelle induction on pourra le croire deſcendu de *réſuſciter*. Les Latins en avaient une à ne pas s'y tromper : ils diſaient *Reſurgo*, *reſurrexi*, *reſurrectum* ; *Reſurrectio* coule naturellement. Nous

disons : *Réſuſciter*, *je réſuſcite*, *j'ai réſuſcité ;* tirez-en *Réſurrection* avec quelque vraiſemblance ? J'en pourrais multiplier les exemples. Je me borne à ceux-ci : *tirer*, trait ; *toucher*, tact ; *oindre*, onction ; *Piquer*, ponction ; *méler*, mixtion ; *ronger*, éroſion ; *fendre*, fiſſure. Revenons à nos compoſés. *Syncelle*, Suit-par-tout ; *Péri-ſtyle*, Pour-tour-colonne ; *Dia-phane*, A-travers-vu, *Néo-logiſme*, Langue-innove ; *Coſmo-gonie*, Monde-origine, *Androgine*, femelle-homme ; *A-phylle*, Sans-feuille : nous diſons *Aiſſelle ;* n'eſt-il pas ridicule que ſon dérivé ſoit *Axillaire ? Campani-forme*, pourquoi pas Cloche-forme ? *Retro-grade.* Je ne puis retenir ma ſurpriſe à la vue d'un pareil terme ; j'aimerais bien mieux l'expreſſion agréable de

J. B. Rousseau, *il fait le pas d'écrevisse*; mais en tout cas, on pourroit lui substituer avec avantage *Arrière-aller*. *Angio-sperme*, Semence-en-bourse; *Héméro-calon*, Bel-un-jour; *Indigène*, Ici-né; *Etéro-gène*, Etrangené; *Ornitho-galum*, Lait-de-poule; *Trago-pogon*, Chèvre-barbe, comme on dit Chèvre-feuille; *Potamo-geton*, Cherche-eau; *Ai-zoon* ou *Semper*, Toujours-vif; *Népenthes*, Chasse-soucis; *Bou-phtalmum*, Œil-de-bœuf; *Chœro-phyllon*, Gai-feuillage, c'est le Cerfeuil. Je voudrais que l'on conservât ce terme tel qu'il est, à cause de sa popularité. *Calo-phyllon*, Beau-feuillage; *Tetra-gono-carpus*, Fruit-triangle; *Léonto-pétalon*, Pied-lion, *Cerato-phyllon*, Feuille-à-corne; *Œgil-ops*, Œil-de-bouc; *Saxi-fraga*, Perce-pierre; *Trio-pteris*,

Trois-ailes; *Elictères*, Tire-bouchon; *Thricos-anthes*, Fleur-cheveu; *Glicyridza*, Douce-racine. Je laisserais encore à celui-ci son nom vulgaire, c'est la Réglisse. Je ne le traduis même que pour faire voir combien le simple nom grec d'une plante prononcé par un Athénien & un Français, doit produire sur ces deux espèces d'hommes des impressions différentes. Le premier, en nommant une plante, se forme toujours quelqu'idée ou de son port ou de ses habitudes; l'autre ne profere qu'un mot vuide de sens, qui ne dit rien à son imagination. *Clero - dendron*, l'Arbre - heureux; *Rhodo - dendron*, l'Arbre-rose; *Hemato-Xylon*, Bois-de-sang, *Sidero-Xylon*, Bois-de-fer; *Erio-caulon*, Tige-de-laine; *Chrysophyllon*, Or-feuille; *Myrio-phyllon*,

Mille-feuille ; *Chion-Anthos*, Fleur-de-neige ; *Gal-anthos* ; Fleur-lait ; *Hæmanthos*, Fleur-de-ſang ; *Meli-anthos*, Fleur-de-miel ; *Rhin-anthos*, Fleur-en-crête ; *Syphon-anthos*, Fleur-à-tuyau ; *A-phyll-anthos*, Fleur-ſans-feuille ; *Meni-anthos*, Fleur-de-tout-mois *Eu-phonie*, Doux-ſonnance ; *Ca-co-phonie*, Dur-ſonnance. En voilà, je crois, ſuffiſamment pour faire voir que ce n'eſt ni une entrepriſe impoſſible, ni même très-difficile de traduire tous ces termes en compoſés français. Les plaiſans de profeſſion qui ne voient jamais les choſes nouvelles que du côté du ridicule, ne manqueront pas de ſe moquer de mes nouveaux termes avec d'autant plus d'aſſurance, qu'ils les comprendront mieux, & ne confondront plus continuellement le

baromètre avec le thermomètre. Qu'on ſoit de bonne foi, & l'on conviendra de la vérité du principe que je poſe dans la note ſuivante, que la vraie ſignification d'une racine nouvelle eſt ſouvent fort longue à acquérir, au lieu qu'un nouveau compoſé ſe retient à l'inſtant. Je ſuis sûr qu'il n'y a pas d'homme qui n'ait confondu vingt fois le baro-mètre avec le thermo-mètre, avant d'être bien habitué à les diſtinguer, & il n'aurait pas confondu deux fois *meſure-chaud* avec *peſe-air ;* mais les huées d'un fat qui ſe croit bel-eſprit, ne m'effraient point. Le premier Français qui, au lieu du terme ſi clair *Cherſonèſe* a mis *Preſqu'iſle*, n'a-t-il pas dû être ſifflé ? Je demande donc aux gens raiſonnables ſi mes compoſés

ne ſont pas auſſi courts, auſſi doux à l'oreille que ceux à la place deſquels je les ſubſtitue ? Mais n'euſſent-ils que l'avantage d'être compris de tout le monde, cela me ſuffirait. M'objectera-t-on encore que ces compoſés que je prétends proſcrire finiſſent à la longue par être compris du peuple. Je répondrai que des Lecteurs au-deſſus de la dernière claſſe, à force de lire ou d'entendre répéter ces expreſſions, peuvent attacher peut-être à la fin à quelques-unes des plus uſitées leur véritable ſens. Mais la vraie ſignification de tous ces compoſés fut-elle ſentie de tous les Lecteurs, ce que je ſuis bien loin d'accorder, l'objection n'en ſerait pas plus ſolide : car ces compoſés ne ſeront jamais que des racines pour tous

ceux qui ne fauraient pas la langue dont ils ſont empruntés; & je crois avoir fait ſentir plus haut d'une manière aſſez frappante, par l'exemple de l'Alphabet des Chinois, combien ſerait défectueuſe une langue dont tous les termes ſeraient des racines (1). Au reſte je ne de-

(1) La langue grecque paſſe univerſellement pour être la plus riche & la plus abondante; elle n'a pas trois mille racines: j'oſe dire que le français en a plus de dix mille. Maintenant je vous laiſſe à juger ſi la richeſſe d'une langue s'accroît en proportion de l'abondance de ſes racines.

Si vous doutiez encore que les compoſés grecs ſoient autre choſe, dans notre langue, que des racines, prenez, pour vous en convaincre, le mot *abyme*. Vous trouverez dans vos meilleurs Ecrivains: *Dans l'abyme ſans fond où mes malheurs m'ont plongé.* Or, l'*abyme*, en grec, ſigni-

mande pas indistinctement la réforme de tous ces mots, elle ferait

---

fie le *fans fond*. Ainsi, cette phrase revient à celle-ci : Dans le *fans-fond*, *fans fond* où mes malheurs m'ont plongé. Direz-vous que ce terme a changé de valeur en passant du grec dans le français, & que cette maniere de parler est très-correcte ? Nous sommes d'accord, c'est précisément ce que je voulais vous dire. Les traces des deux racines sont effacées à nos yeux ; nous ne voyons plus dans le mot *abyme* le *fans-fond* des Grecs ; il n'a plus qu'une signification unique qui répond à celle de *gouffre* ; ce n'est donc plus aussi qu'un terme *simple*. Prenez encore le composé *Cheir-urgien*. *Cheir*, que signifie-t-il ! Et *urgien ?* Dans la premiere racine, distinguez-vous la Main ? & dans la seconde, Ouvrier ? & dans le tout, Main-ouvrier ou Manouvrier, ou Manœuvre ? Non, certes. Eh bien ! dites-en autant de chaque composé grec ou étranger ; car ils sont

auſſi ridicule qu'impoſſible ; je voudrais même que l'on conſervât ſoi-

---

tous autant de racines. J'entends quelqu'un qui me crie : Eh ! que nous importe que ces termes ſoient ſimples ou compoſés, pourvu que nous y attachions des idées exactes, & que nous ne nous trompions pas ſur leur valeur ? Notre langue en ſera-t-elle moins riche pour poſſéder en racines ce que d'autres auront en compoſés ? Et n'eſt-ce pas comme ſi j'avais quatre écus de ſix francs au lieu d'un louis ? Cette comparaiſon n'eſt nullement exacte. Je vais tâcher d'en donner une plus juſte. Je ſuppoſe que deux hommes aient chacun un domaine égal, mais que l'un connoiſſe parfaitement l'étendue de ſon bien & en tire tout le revenu poſſible, tandis que l'autre, ignorant même où eſt ſituée la plus grande partie du ſien, ne mette en culture que ce qui avoiſine ſa demeure, & laiſſe tout le reſte en friche : lequel de ces deux hommes eſt réellement le plus

gneuſement ceux qui ſont devenus d'un uſage populaire, tels que *Chi-*

---

riche à votre avis? Celui qui connoît tout ſon bien, ſans contredit, répondez-vous. Eh bien! le Grec eſt cet homme; & vous, Français, vous êtes l'autre. Il eſt ſans doute fort indifférent qu'on ſe ſerve de racines ou de compoſés, pourvu qu'on s'entende. Mais ſi la langue grecque a vingt mille mots, dont ſeize mille ſoient des compoſés, elle n'a pourtant que quatre mille termes à apprendre pour en connoître vingt mille. Et ſi votre langue, à vous, eſt compoſée de vingt mille termes auſſi, mais qu'ils ſoient tous des racines, vous avez vingt mille termes à apprendre; & j'oſe bien aſſurer que vous ne les retiendriez de votre vie, & que peut-être il y a maintenant un tiers des mots de votre langue que vous n'avez jamais entendu proférer. Je vais rendre ceci ſenſible par un exemple. *Ophio-gloſſe* eſt le nom francisé d'une plante, mais c'eſt un

rurgien, *Apothicaire*, *Bibliothèque* & les autres ; mais qu'on fit impitoyablement main-baſſe ſur tous ceux qui ſeraient moins familiers.

---

compoſé grec qui n'eſt plus en français qu'une ſimple racine. Si c'eſt pour la premiere fois que ce terme frappe votre oreille, vous ne le retiendrez pas; il faudra qu'il revienne pluſieurs fois pour que vous puiſſiez le graver dans votre mémoire avec ſa véritable ſignification. Mais qu'on l'éxprime par ſon *égal-valant*, *langue-de-couleuvre*, vous n'avez plus rien à apprendre dans cette nouvelle expreſſion ; vous connoiſſez déja la valeur particuliere de chacune des racines, & par conſéquent la valeur totale du compoſé. Vous voyez donc bien qu'une racine nouvelle eſt pour vous une nouvelle connoiſſance à cultiver ; & qu'un compoſé nouveau n'eſt autre choſe que la réunion de pluſieurs de vos anciens amis que vous voyez pour la premiere fois enſemble.

Je rappelle donc ici mon principe en deux mots : tirez, ſi vous voulez, toutes vos racines des langues étrangères, cela eſt parfaitement indifférent ; ſi l'uſage les adopte, elles deviendront bientôt françaiſes, & alors vous pourrez en former des dérivés & des compoſés véritablement français. Mais tout compoſé, tout dérivé dont les racines ne ſont pas déja dans notre langue eſt un terme abſurde que le peuple ne comprendra jamais. Ce n'était pas ainſi qu'en agiſſaient les Grecs. Ils avaient ſans doute emprunté beaucoup de termes des Egyptiens, des Phéniciens, des Perſes même ; mais ils les naturaliſaient chez eux, ils ne les employaient pas tout crus, ils leur donnaient l'empreinte du génie de

leur langue avant d'en former des composés ; aussi dans cette langue divine, les mots ne sont pas de vains sons qui frappent votre oreille. Chaque expression est une peinture qui parle à votre imagination. Là souvent le seul nom des objets de la nature, nous apprend plus de leur histoire que les savantes recherches des Naturalistes. C'est bien de cette langue qu'on pourroit dire :

Là pour nous enchanter tout est mis en usage,
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

Tout semble en effet s'animer sous leur pinceau créateur. Ne reconnoissez-vous pas encore aujourd'hui l'*Amaranthe* dans cette belle fleur qui semble indestructible ? La fleur de *Narcisse*, presqu'aussitôt fanée qu'épanouie ? La coquette *Anemone*, qui attend pour éclorre que le zéphir

vienne la careſſer ? Le *Codeia* (Pavot) a-t-il perdu ſa vertu aſſoupiſſante ? L'*Abſynthe* ſon amertume ? Le *Cinnabre* ſon odeur puante ? Le *Lorriot* ſon beau plumage glacé de couleur d'eau ? Le *Rhinoceros*, la corne qui lui ſort du nez ? La morſure de la *Dipſade* cauſe-t-elle aujourd'hui une ſoif moins dévorante ? La *Seppe* ne porte-t-elle plus la pourriture dans le ſang & les chairs de ceux qu'elle a pu atteindre de ſa dent empoiſonnée ? & contre leurs bleſſures cruelles, l'admirable *Panacée* eſt-il maintenant ſans pouvoir ? Non : ces différens objets ont conſervé toutes les qualités que leurs noms expriment ſi heureuſement. Mais ces noms que nous avons tous adoptés, reſſemblent aux amulettes des Sauvages ; leurs vertus

ſont ſecrettes & cachées à nos yeux. Ceſſons donc enfin d'être des Sauvages ! O Français ! voulez-vous avoir une langue auſſi belle que celle des Grecs ? modelez-vous ſur vos grands Auteurs. Racine a-t-il copié Euripide ? Corneille, Sophocle ou Séneque ? Croyez-vous que pour élever le ſuperbe édifice de votre langue il ſuffiſe d'entaſſer ſans choix & ſans goût de précieuſes ruines ? de faire ſervir de belles colonnes Corynthiennes à ſoutenir votre temple gothique ? Soyez vous-mêmes architectes ; ſaiſiſſez toutes ces riches dépouilles, elles ſont à vous ; mais aux conditions que vous ſaurez vous les approprier par votre travail. Reſſuſcitez-les donc : que chaque pierre, ſi voulez, ſoit priſe dans les décombres de Rome ou d'Athènes ;

mais que le ciseau Français la retravaille, & fasse disparaître cette mousse antique qui décélerait vos larcins ; afin que lorsque le tems aura aussi couché par terre votre édifice, la postérité reconnoisse votre génie, & non celui des Grecs, dans ses augustes débris.

DIALOGUE DES MORTS.

On sait que depuis Homère, tout le royaume infernal était devenu une colonie Grecque ; on peut voir dans Lucien, qu'on parlait Grec dans le Tartare aussi purement qu'à Athènes. Cette langue était très-commode, parce qu'étant le plus universellement répandue, presque tous les Morts la parlaient, ou au moins étaient capables de l'entendre. Mais dès que cent nations

barbares se furent mises à la place des Grecs & des Romains, l'Enfer tomba dans la confusion ; on ne s'entendit plus ; tout fut livré à l'*in-régie* (l'anarchie) & au désordre. On sentit la nécessité d'une réforme ; l'Enfer s'assembla ; & il fut décidé que l'ancienne langue, étant devenue insuffisante, serait abolie. L'embarras était d'en choisir une autre ; chaque peuple demandoit la préférence pour la sienne. Les Anglais, sur-tout, cabalèrent avec fureur pour faire pencher la balance de leur côté.

« Messieurs, s'écria l'un d'eux en » relevant le sourcil, il serait superflu d'étaler la richesse de notre » langue ; elle est trop manifeste & » trop évidente, pour qu'on puisse » la lui refuser. Tous les peuples » remarquent avec admiration que

» ni leur langue ni aucune autre ne
» ſont capables d'entrer en compa-
» raiſon avec la langue Anglaiſe.
» Pour ce qui eſt de ſon harmonie,
» de ſa mâle & noble douceur, on
» peut dire qu'elle donne de la force
» aux conſonnes de l'Italien, des
» ſons pleins & parfaits aux ſyl-
» labes du Français, de la variété
» dans les terminaiſons, avec des
» accents beaucoup plus doux à
» l'Eſpagnol; & corrige la dureté
» des conſonnes du Hollandais. Qui
» oſerait refuſer la ſupériorité à une
» langue qui réunit l'agrément à
» la ſolidité, l'énergie à la délica-
» teſſe, la beauté à la majeſté, &
» la rapidité à la modération? (1)»

(1) Tout ce que dit ici l'Anglais, eſt pris du Diſcours qui eſt à la tête du Dic-

« *Moi*, peut-être, s'écria vive-
» ment un Français. Je ne vous dirai
» pas d'abord que cette langue dont
» vous venez de faire un ſi pom-
» peux éloge, n'eſt pourtant qu'une
» fille bâtarde de la nôtre; que les
» tournures de vos phraſes, que
» les trois quarts de vos expreſ-
» ſions ſimples ou compoſées ſont
» Françaiſes; que les étrangers ne
» doivent pas ſe flatter de pouvoir
» jamais la parler ou l'écrire, parce
» que vous êtes encore plus ſépa-
» rés des autres peuples par votre

---

tionnaire Anglais de Barclay. Je conviendrai avec lui que la langue anglaiſe eſt très-riche; mais c'eſt de cette eſpèce de richeſſe que je condamne dans la langue françaiſe, c'eſt-à-dire, une abondance *plus-qu-ordinaire* (extraordinaire) de racines & de compoſés étrangers.

» orthographe que par l'Océan ; mais
» ce que je veux que vous sachiez,
» c'est que le plus mauvais moyen
» de faire valoir votre langue, est
» de mépriser celle des autres ; &
» qu'il faut que l'orgueil national
» vous aveugle en ceci comme dans
» tout le reste, pour vous faire
» croire que votre langue n'a point
» de défauts ; qu'elle possede les
» perfections même des autres lan-
» gues, d'une manière plus parfaite.
» Pour moi, je passe condamnation
» sur la plupart des défauts qu'on
» reproche à la mienne : j'avoue
» avec franchise, qu'elle n'a ni la
» douceur ni l'abondance de l'Ita-
» lien, ni l'emphase majestueuse
» de l'Espagnol, ni la robusticité
» de l'Allemand. Cependant, tous
» les étrangers qui la connoissent,

» conviennent assez généralement
» qu'elle est sage, qu'elle ne manque
» pas d'élégance, & qu'elle est sur-
» tout d'une grande clarté. Il faut
» encore que j'avoue qu'ils attri-
» buent cette derniere qualité à un
» défaut qui lui est particulier, c'est
» qu'elle ne souffre pas ces inver-
» sions (1) qui donnent au Grec &

---

(1) On regarde communément comme un défaut de la langue française, cette répugnance qu'elle montre pour les inversions. Ceci mérite d'être expliqué. Voici comme raisonnent nos voisins rivaux. Les inversions sont une beauté dans une langue ; la Française est de toutes les langues modernes celle qui en souffre le moins. Donc c'est la plus imparfaite à cet égard. Voici comme je raisonne à mon tour : les inversions sont une beauté, quand elles sont dans le génie d'une langue :

» au Latin tant de mouvement &
» d'énergie. Mais après tout, comme

---

le génie de toute les langues actuelles s'y refuse ; elles s'en permettent toutes cependant ; mais le Français, moins qu'aucune d'elles. Le Français est donc la langue la plus parfaite à cet egard : & je le prouve. Les noms chez les anciens variaient dans tous leurs cas ; on avait donc toujours un moyen de distinguer le régime d'un verbe de son nominatif, quelque place que ces deux noms occupassent dans la phrase. *Agricolam laudat juris legumque peritus.* Rien n'est plus clair en latin que ce vers d'Horace. Traduisez-le en français en conservant son inversion, vous verrez le beau galimathias : *le laboureur loue du droit & des loix l'homme instruit.* Est-ce le laboureur qui loue l'homme instruit du droit & des loix? ou si c'est l'homme instruit du droit & des loix qui loue le laboureur? ou si c'est le laboureur instruit du droit & & des loix, qui loue l'homme? Toutes

on

» on ne parle que pour se faire
» entendre, il me semble que le

ces suppositions sont faisables, sans qu'on puisse dire précisément quelle est la bonne. La premiere nous paroît plus naturelle; & cependant Horace dit tout le contraire. Que toutes les langues modernes traduisent ce vers avec son inversion, & elles auront une phrase incompréhensible. D'où donc cette différence? C'est que leurs noms sont indéclinables, & que rien n'y distingue le nominatif du verbe de son régime; qu'il faut par conséquent que les mots soient placés dans l'ordre naturel des idées pour présenter quelque chose de clair. On nomme d'abord la personne qui agit; c'est le nominatif. On parle ensuite de son action; c'est le verbe. Et enfin du sujet de l'action; & voilà le régime. Intervertissez cet ordre, & vous ne vous entendrez plus. Si ma proposition est vraie, la conséquence est facile. La langue qui a suivi le plus invariablement l'ordre qui

» mérite de la clarté rachette bien
» des imperfections. Au reſte, Meſ-
» ſieurs, il n'appartient pas à un
» Français de ſe porter pour juge
» dans la cauſe de la Langue Fran-
» çaiſe : cette fonction ne peut être
» bien remplie que par des étran-
» gers, & c'eſt à eux qu'il appar-
» tient de prononcer ».

Toutes les oreilles, qui avaient été choquées de l'arrogance du Breton, furent charmées de la noble modeſtie du Français, qui rendait

---

lui eſt preſcrit par ſa nature, eſt celle qui a le mieux connu ſon génie ; elle doit donc être auſſi la plus claire : & c'eſt ce qui eſt reconnu. Or, cette langue eſt la Françaiſe. Donc ceux qui lui ont imputé à défaut cet ordre invariable dans l'arrangement de ſes termes ſont des imbécilles. C'eſt ce qu'il falloit démontrer.

juſtice à tout le monde ſans flatterie, & défendoit ſes droits ſans orgueil. Tous les Morts s'écrièrent d'une voix commune : *Que la Langue Françaiſe ſoit adoptée !* & elle le fut. Mercure, qui préſidoit l'aſſemblée comme Dieu de l'Eloquence & des Langues, applaudit beaucoup au choix qu'on venoit de faire. Il voulut même donner aux Français une marque éclatante de ſa faveur, en ſe chargeant de payer pour eux le paſſage de la barque infernale.

La Nation Françaiſe jouit longtems de ce privilège, juſqu'à ce qu'elle en fut privée à l'occaſion que je vais raconter.

Pluton avoit demandé des comptes au vieux Caron. Il falloit remplir le déficit que l'immunité accordée aux Français avait mis dans ſa re-

cette. Il fit son mémoire : & un jour que Mercure était descendu aux Enfers pour y amener quelques Ombres, il le lui présenta ; & voici l'entretien qu'ils eurent ensemble.

MERCURE, CARON.

CARON.

Un proverbe français dit que les bons comptes font les bons amis : comptons donc, Mercure ; voici mon mémoire.

MERCURE.

Quel mémoire ?

CARON.

Le mémoire du passage des Français. Ne m'as-tu pas dit de ne rien exiger d'eux, & que tu te chargeais de me rembourser ?

MERCURE.

Cela est vrai. Voyons ce mémoire.

Sept millions cinq cens mille livres ! Quelle ſomme exorbitante !

CARON.

Le mémoire eſt cependant très-exact.....

MERCURE.

Sept millions cinq cens mille livres !

CARON.

Mais ſais-tu que c'eſt le plus grand peuple de l'Europe ; que, depuis notre convention, il a ſupporté une peſte, deux famines & neuf grandes guerres.

MERCURE.

Sept millions cinq cens mille livres !

CARON.

Oui, oui, ſept millions cinq cens mille livres. Et je te fais grace encore de quatre ſols trois mailles.

MERCURE.

Belle grace vraiment. Eh ! où veux-tu que je prenne cette épouvantable somme ?

CARON.

Où il te plaira ; mais il me faut de l'argent, car je dois rendre incessamment mes comptes.

MERCURE.

Sept millions cinq cens mille livres ! Il faut que ton mémoire soit faux, ou que d'autres Nations soient passées en fraude sous le nom des Français.

CARON.

Mon mémoire est très-juste, & je n'ai passé *gratis* que des gens qui parlaient la langue française.

MERCURE.

Ce n'est pas une raison pour qu'ils fussent véritablement Français ; car

cette langue eſt très-répandue par toute l'Europe, & on la parle depuis Cadix juſqu'à Petersbourg.

CARON.

En ce cas-là, j'aurais bien pu me laiſſer tromper. Tu ſais que je ſuis vieux; & ce n'eſt pas à mon âge qu'on peut apprendre une langue nouvelle avec toutes ſes fineſſes. D'ailleurs, je n'ai jamais eu, comme toi, la réputation d'être le Dieu de l'Eloquence & des Langues; & je t'avoue ingénument qu'il me ſerait impoſſible de diſtinguer un Pariſien d'un Ruſſe qui parlerait français. Mais, au reſte, ſi j'ai été trompé, c'eſt ton affaire & non la mienne. Voilà mon compte; paie-moi.

MERCURE.

Ecoute: il me vient une idée. Ce grouppe de Morts que tu as fait

ranger à part, ſont sûrement des Français.....

CARON.

Ce ſont eux-mêmes.....

MERCURE.

Je vais les interroger. Je ſaurai bien diſtinguer s'ils ſont Français véritablement. Sois aſſuré qu'ils ne pourront me tromper; & je te jure par le fleuve d'Effroi, que s'il s'en préſente pour paſſer en fraude, je les punirai d'une ſi bonne amende, que l'argent que j'en tirerai ſuffira pour m'acquitter envers toi.

CARON.

Voilà, certes, une belle délégation que tu me donnes-là! Avec quoi veux-tu que des Morts, qui arrivent nus ici, paient une amende?

MERCURE.

Que cela ne te mette pas en peine.

Crois-tu que parmi ces Morts, il ne s'en trouve pas beaucoup qui aient enterré là-haut des tréſors ? Eh bien ! je les enverrai au Tartare juſqu'à ce qu'ils m'aient découvert l'endroit où eſt leur argent ; & il faudra bien alors qu'ils me paient.

CARON.

A la bonne heure. Mais ſonge qu'il faut bien des amendes pour...

MERCURE.

Laiſſe-moi faire. Voyons d'abord le premier qui ſe préſente avec ſon air rébarbatif. Qui es-tu, mon ami ?

LE MORT.

Français.....

MERCURE.

Ta profeſſion ?.....

LE MORT.

Coq d'un *Flibot*.....

MERCURE.

Je ne t'entends pas.....

LE MORT.

Cuisinier sur une *Esquif*, si vous l'aimez mieux.

MERCURE.

Tu n'es donc pas Français, puisque tu parles Anglais ?

LE MORT.

Je parle Anglais ! Je n'ai jamais su un mot de cette langue, & le seul nom d'Anglais me met en fureur comme un *Bull-dog*.

MERCURE.

Anglais, Anglais, paye l'amende. Et cet homme à la grande jacquette noire ?.... Qui êtes-vous, bon vieillard ?

LE MORT.

Je suis frère Jacques, fameux Lithotomiste Français.

MERCURE.

Vous voulez dire ſans doute Tailleur-de-pierre ?

LE MORT.

Tailleur-de-pierre ! Vous ravalez mon état : je vous dis que je ſuis *Litho-tomiſte*, & que je me ſuis fait une réputation immortelle par mon adreſſe à retirer les *calculs enquiſtés*.

MERCURE.

Vous êtes Grec, Frere Jacques ; payez l'amende. Je ſuis fâché d'avoir à punir un homme de votre mérite ; mais.....

LE MORT.

Je ne ſuis point Grec, je ſuis Français & même Franc-Comtois ; & de plus, ſi vous êtes travaillé d'une *dys-urie*, ſouffrez que je place mon *ſcalpel* à côté de votre *raphé*, & en moins de cinq minutes.....

MERCURE.

En deux, payez & passez promptement; car un Franc-Comtois qui parle grec m'écorche les oreilles. Et vous autres, qui êtes-vous ?

UN MORT.

Calogère (1), je suis Français. . .

MERCURE.

Calogere, tu n'es pas Français. Mais passons plus loin; quelle était ta profession ?

LE MORT.

J'étais Supérieur d'un Séminaire.

MERCURE.

Je t'entends, tu étais maître d'une pépinière.

LE MORT.

Oui, mais d'une pépinière d'hom-

(1) Fleury, Hist. eccléfiast., tom. 7, pag. 168.

mes ; & en récompenſe des ſoins que je leur ai donnés, j'eſpère que vous ne refuſerez pas à mon *ſyncelle* que voici, & à moi un *liceat* pour une petite *laure* dans l'Eliſée.

MERCURE.

De par Pluton, que veux-tu dire avec ton *liceat*, ton *ſyncelle* (1) & ta *laure* (2) ? Aucun de ces termes n'a jamais été français.

LE MORT.

J'aurais cru Mercure moins ignorant. Je vois bien qu'il n'a jamais lu l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. l'Abbé Fleury, il aurait vu que *ſyncelle* ſignifie confident ; *liceat*, permiſſion, & *laure* une place. Mercure dira-t-il maintenant que M.

(1) Fleury, par toute l'Hiſt. eccleſiaſt.;
(2) *Id.* tom. 7, pag. 165.

Fleury ne ſavait pas le français ? Ce ſerait une nouvelle preuve de ſon ignorance.

MERCURE.

Ah double centaure ! Barbare compoſé de grec & de latin ; je vais t'apprendre à parler aux Dieux avec plus de reſpect, & à mieux raiſonner. Puiſque tu dis que ces termes ſignifient telle choſe en français, ils ne ſont donc pas français ? Au Tartare, coquin, au Tartare.

LE MORT.

Moi au Tartare !....

MERCURE.

Oui, toi au Tartare, & promptement.....

LE MORT.

Je n'y tiens plus ! me voir condamner au Tartare ; par qui ? Par un *Lithrobulbus*, par un *Celon !*

MERCURE.

Insolent, tu aurais peut-être bien voulu mériter la premiere épithete, lorsque tu étais sur la terre.

LE MORT.

Moi, j'aurais voulu mériter la première épithete, j'aurais voulu être un *Lithrobulbus*, un hérétique? ô ciel!

MERCURE.

Qui te parle d'hérétique?...

LE MORT.

Eh! *Lithrobulbus* ne signifie-t-il pas un hérétique? C'est le nom que les habitans de Constantinople donnaient à leur Evêque, à l'impie Thimotée. Lisez Fleury, vous le verrez.

MERCURE.

Malheureux! tu parles toujours de Fleury, & tu ne l'entends pas.

Sais-tu que pour peu qu'il te reſtât de pudeur, tu rougirais de proférer de pareils termes ſi tu les comprenais, & que je ne ſuis pas peu étonné de voir le bon-homme Fleury en orner ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique. Mais en attendant, va au Tartare t'inſtruire à ne plus prendre des expreſſions grèques pour des mots français.

LE MORT.

Mais.....

MERCURE.

Point de mais, au Tartare.

LE MORT.

Quoi, je ſerai *Heſycaſte* ſur une pareille injuſtice!

MERCURE.

Oh! ma patience eſt à bout. Je te rendrai bien *Heſycaſte* (1) malgré

(1) Fleury, *Id.* pag. 172.

toi. Huiſſiers des Enfers, qu'on ôte promptement de mes yeux ce Supérieur de pépinière, & qu'on le remette aux mains des impitoyables Sœurs.

LE MORT.

O monſtre de Mercure ! (*Ici l'Huiſſier l'emmene*).

MERCURE.

Adieu *Calogere*.....

LE MORT.

O *Lithrobulbus !* ô *Célon* ! ô ! ô !..

MERCURE.

Enfin le voilà parti. Et toi, qui es-tu ? ....

LE MORT.

Votre très-humble acolyte, brillante Planète, fidèle *Etaire d'Elios ;* je ſuis Français, comme vous pouvez le remarquer par mon langage.

MERCURE.

Oui, je remarque très-bien cela.

LE MORT.

Je fus Aſtrologue, & Rédacteur de l'Almanach de Liège après la mort de Mathieu Lansberg. C'eſt moi qui ai appris aux bonnes gens à ne pas ſemer leurs pois quand la lune eſt en *dicotome*.....

MERCURE.

Eh! mon ami, puiſque tu voulais parler à de bonnes gens, il fallait donc te mettre à leur portée, & au lieu de ton beau terme *dicotome* qu'ils ne comprendront pas, ne pouvais-tu dire, quand la lune eſt dans ſes quartiers?

LE MORT.

Je leur ai défendu de couper leurs cheveux ni leurs ongles dans la *néomenie*.

MERCURE.

Qui t'empêchait d'employer le terme français, nouvelle lune ?

LE MORT.

Oh ! ne m'interrompez donc plus. Je leur ai appris que l'attraction est plus forte dans les *syſygies* que dans les quadratures, que la chaleur du soleil nous brûle quand il est au *zénith*, & qu'elle est nulle quand il est au *nadir* : qu'en hiver la terre est en *périhélie*, & dans l'été en *aphélie*, & le soleil réciproquement en *périgée* & en *apogée*. Ce' ſt moi encore qui ai inventé ce théorême si clair par ses expressions : la distance *aphélie* est à la distance *périhélie*, comme la tangente de la moitié de l'*anomalie* moyenne, est à la tangente de la moitié de l'*anomalie* vraie. Et cet autre.....

MERCURE.

Arrête, maudit bavard, arrête; ton langage ferait capable d'épouvanter Cerbère. Paye l'amende, ou prends la route du Tartare.....

LE MORT.

Ah! Seigneur Mercure, comment voulez-vous que je paye une amende, je n'ai pas une obole! .....

MERCURE.

Au Tartare, en ce cas-là. . . .

LE MORT.

Vous voulez donc que je fois l'*Asimptote* du bonheur?

MERCURE.

Que veux-tu dire avec ton *Asimptote*?.....

LE MORT.

Je vois bien que vous aimez qu'on vous parle clairement. Eh! bien vous allez former un angle dont le bon-

heur & moi ſeront les côtés, & dont le ſommet ſera à l'horiſon ; & tandis que je parcourrai la ligne horiſontale, le bonheur s'élevera par tous les *Almicantharahs*, juſqu'à ce que ſon *Aſymuth* ſe confonde avec mon *zénith*, & alors vous ſentez bien que je deviens *net* l'*Aſymptote* du bonheur ; cela eſt clair comme le jour.

MERCURE.

Admire-tu ma patience, infâme ! Voilà donc ce que tu appelles parler clairement ? .....

LE MORT.

Tenez, pour vous parler tout uniment, je voulais vous dire que vous allez me rendre éternellement malheureux.....

MERCURE.

Et pour dire une choſe auſſi ſimple, il t'a fallu recourir à un mê-

langue dégoûtant de Grec, d'Arabe & de Tudesque ! Au Tartare, au Tartare ; va, tu l'as bien mérité. Quoi ! je ne trouverai pas un seul Français ?

UN MORT.

Pardonnez-moi, Mercure, je suis Français moi, & très-Français je vous assure. Je m'appelle Brisson. Je fus assez bon Naturaliste, & si vous voulez une preuve de mon petit savoir en *Ornithologie : Cacothraustes fature cyanea ; plumis bazin rostri ambientibus oculorum ambitu, gutture, remigibus majoribus, rutricibusque nigris cacothraustes Angolensis cyanea...*

MERCRUE.

Que diable signifie tout ce fatras ! Je suis le Dieu des langues, & je jure par mon caducée que je n'y comprends pas un mot.

BRISSON.

C'eſt le nom d'un gros bec.....

MERCURE.

Quoi ! tout cela n'eſt que le nom d'un gros bec ?

BRISSON.

Pas davantage.....

MERCURE.

En ce cas, prends la route du Tartare.

BRISSON.

Oh ! oh ! je vois bien que tout va ici-bas comme là-haut. L'argent fait tout. Quand on ne peut pas payer de ſa bourſe, il faut payer de ſa perſonne. Combien nos Anciens avaient raiſon de dire : *Arguriaïs longkaïsi machou kai panta nikeseis !*

MERCURE.

A merveille ! Voilà d'aſſez bon grec, s'il était mieux prononcé. Mais cela

me prouve plus que jamais que tu n'es pas Français ; car vous avez un Poëte qui a dit une choſe *égal-valente*, & que tu aurais sûrement citée de préférence à un Poëte Grec.

BRISSON.

Quel eſt-il ?

MERCURE.

C'eſt Boileau,

L'argent, l'argent, dit il. Sans lui tout eſt ſtérile.
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.

BRISSON.

Je ſuis charmé de ſavoir cela. Je vois que vous connoiſſez votre Littérature Françaiſe. Mais enfin, que décidez-vous de moi ?

MERCURE.

Que tu paies l'amende, ou que tu ailles au Tartare.

BRISSON.

Je n'ai point d'argent....

MERCURE

MERCURE.

Eh bien! au Tartare.....

BRISSON.

Hélas! puiſque vous êtes ſi impitoyable, procurez-moi un peu de *bangue-tsjeru-canjava* (1) ou du *népenthes*, ce qu'en pourrait contenir

(1) Le chanvre des Indes eſt appellé par les Naturaliſtes *Bangi*. Rumphe lui donne le nom de *Cannabis indica*. Mais les Malabares le nomment *Tsjeru-canjava*, c'eſt-à-dire, l'herbe des fous. Ce nom lui convient très-bien, puiſqu'elle produit tous les degrés, depuis la gaieté juſqu'à la fureur. Les plus ſavans Naturalites croient que ce n'eſt autre choſe que le *Nepenthes* des anciens. Mais je penſe bien que ce mot ne rendra pas la plupart de mes Lecteurs plus ſavans ; ils me comprendront ſûrement beaucoup mieux, ſi je leur dis que *Nepenthes* veut dire *Chaſſe-ſoucis*.

un *acaricoba* (1), ou un *hydro-cotyle* ; & avec cela, je braverai, toutes les fureurs de l'Enfer.....

MERCURE.

Allons, s'il ne faut que cela pour te rendre heureux, je t'enverrai chercher toutes ces drogues-là chez les Apothicaires de Paris.....

BRISSON.

Hélas! je suis donc condamné à m'en passer toujours!

MERCURE.

Pourquoi donc?

BRISSON.

C'est que les noms de ces plantes sont Grecs, Malabares & Indiens,

(1) Ce que les Naturalistes Indiens, ou ceux qui copient leurs mots, appellent *Acaricoba*, est une plante que les Grecs appellent *Hydro-cotyle*, & qu'on pourroit nommer en français *Plante-à-godets*.

& que nos bons Parisiens n'entendent pas ces langues-là....

MERCURE.

Pourquoi donc, écrivant au milieu d'eux, & pour eux, employais-tu de pareils langages? Allons, je suis bien-aise que tu sois puni par-où tu as péché. Pars.

CARON.

Tu vois, Mercure, que si tu n'accordes la franchise du passage qu'aux véritables Français, il ne t'en coûtera pas beaucoup en indemnités....

MERCURE.

Rien n'est plus vrai. Le tout est de bien distinguer ceux qui doivent l'obtenir; & je vois que rien maintenant n'est plus difficile....

CARON.

Mais tous ceux qui viennent de passer devant toi, disent qu'ils sont

BIBLIOTHECA

nés en France : comment ſe fait-il que la langue qu'ils parlent ne ſoit pas la Françaiſe ? Cette langue n'exiſte donc plus ?

MERCURE.

Je n'y conçois rien. Il faut que les Français ſoient devenus fous. Il y a long-tems qu'on les en accuſe. Leur langue était élégante, polie, plus ſage que toutes celles de l'Europe. On lui reprochait ſeulement d'être un peu pauvre. Ils auront cru peut-être l'enrichir en tranſportant chez elle des termes pris dans toutes les autres langues. Les inſenſés ! je les plains ; car bientôt ils n'auront plus qu'un jargon que chacun des peuples de la terre entendra en partie, & qu'eux ſeuls ne comprendront plus. Au reſte, fuſſent-ils nés ſur les bords de la Seine, je ne re-

connoîtrai jamais pour Français des gens qui parlent un langage si extravagant. Mais voyons celui qui s'avance vers nous d'un air empésé.

UN MORT.

Ouf, ouf, ouf.....

MERCURE.

Eh bien! ouf, ouf: qui es-tu?...

... LE MORT.

Ouf. Un moment, s'il vous plaît. Ouf.....

MERCURE.

Dis-nous donc promptement qui tu es...

LE MORT.

Est-ce que vous ne le voyez pas bien? Ouf.... Je suis Français. Ouf...

MERCURE.

Que signifient tous ces ouf, ouf? Qu'as-tu?

LE MORT.

Ce que j'ai ? ouf... ce que j'ai ? J'ai... j'ai... une *ortho-pnée*. Ouf.... ouf.

MERCURE.

Une *ortho-pnée*, ouf, ouf! Et qu'est-ce que c'est qu'une *ortho-pnée* ?

LE MORT.

C'est la respiration courte....

MERCURE.

Je m'en étais douté. C'est encore un Grec. Quelle fut ta profession ?

LE MORT.

J'étais *Rhéteur*....

MERCURE.

C'est-à-dire, bavard ; cela me paraît assez incompatible avec la courte haleine.

LE MORT.

Comment, bavard ! Savez-vous bien, Seigneur Mercure, que je vous

dirai sans *méth-onomie*, que vous êtes un *ignare*, un *impérite*, de traiter de bavard un homme tel que moi.

MERCURE.

Ah! tu dis des injures....

LE MORT.

Je vois bien à votre *mélan-colie*, que ma *prof-opopée* n'est pas de votre goût.

MERCURE, (*lui donnant un soufflet*).

Tiens, tiens, comment appelles-tu cette figure-là ?

LE MORT.

Ah! maudit *Chrurgien ;* c'est une *apo-strophe.*

MERCURE.

Ce n'est pas tout ; il faut maintenant que tu paies l'amende, ou que tu prennes la route du Tartare....

LE MORT.

Du Tartare ! Eh ! pourquoi ?

MERCURE.

Parce que tu es un fourbe, & que tu n'es pas Français.

LE MORT.

Je ne ſuis pas Français ?....

MERCURE.

Non, tu ne l'es pas. Au Tartare; ou paie.....

LE MORT.

Ah ! Seigneur Mercure !....

MERCURE.

Point de Mercure.... Au Tartare....

LE MORT.

Ah! quelle *métha-topie ?* Je comptais aller aux Champs-Elyſées.

MERCURE.

Tu vois que tu est trompé....

LE MORT.

Quelle *méth-allage !* ....

MERCURE.

Vas-tu nous rappeller toutes tes figures de Rhétorique ?

LE MORT.

Quelle triſte *métha-morphoſe !*

MERCURE.

Pars, pars.

LE MORT.

Quelle *dyſangile !* ....

MERCURE *le pouſſant par les épaules.*

Va donc promptement conter ailleurs tout ton baragouin. Enfin, le voilà parti. Mais, quelle eſt cette belle Dame qui s'en vient d'un air effaré ?

LA DAME.

Paſſage, Mercure, paſſage....;

MERCURE.

Qui êtes-vous, Madame ?

LA DAME.

Françaiſe, & qui plus eſt Ducheſſe. Je ſuis morte d'une colique de *miſerere*, qui m'a ſaiſie au moment que j'ai appris l'abolition

des droits honorifiques. Car vous n'ignorez pas que tout eſt bouleverſé en France; qu'une troupe de *Démo-crates* ne veut plus nous faire la révérence; qu'ils ont élagué le *véto*; qu'ils nous traitent d'*Ariſto-crates*, de valets du *Deſpotiſme*; que toute l'ancienne *hiér-archie* des rangs eſt abolie : vîte, vîte, qu'on mette le *Styx* entre moi & cette canaille.

MERCURE.

Ma belle Dame, je ne crois pas que vous ſoyez Françaiſe; car vous parlez Grec & latin : vous n'êtes pas non plus Grecque ou Romaine; car vous n'aimez la liberté ni l'égalité. La ſeule grace que je puiſſe vous accorder, c'eſt d'aller là-bas vous abreuver dans les eaux du fleuve d'*Oubli* (Lethé); car vous ne méritez pas d'entrer dans les Champs-Elyſées.

Chœur des Français.

Bravo, bravo, Mercure, c'eſt une *Ariſto-crate. Bravo, bravo, bravo.*

Mercure.

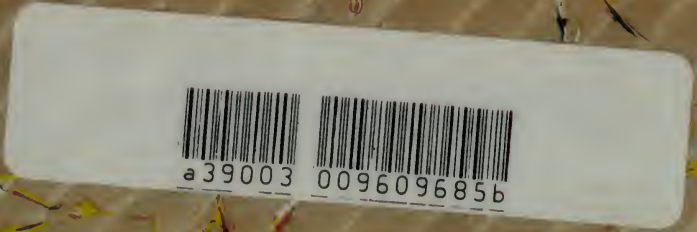
Ah! Caron, je révoque ma faveur. Quoi! parmi tous ces gens que tu avais fait ranger à part, & qui ſe diſaient Français, il ne s'en trouve pas un ſeul! Allons, qu'on les conduiſe tous au Tartare : ce ſont des impoſteurs qui ont voulu tromper les Dieux.

FIN.

De l'Imprimerie de N. H. Nyon,
rue Mignon S. André-des-Arcs.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Dat


a39003 0096096856